

LE TEMPS

Déjeuner avec Pedro Lenz Lundi 10 mars 2014

«Il faut cesser d'idéaliser la Suisse»

Par Céline Zünd

L'écrivain de Langenthal arrive en Suisse romande avec son roman à succès traduit du dialecte en français. D'abord maçon, il excelle aujourd'hui à décrire le quotidien suisse

Soudain, Pedro Lenz toise la salle du restaurant du haut de ses deux mètres, comme surgi de nulle part. Il repousse une mèche, parcourt la pièce à grandes enjambées, distribue quelques poignées de main ici et là. Long visage, larges yeux bruns, cheveux raides parsemés de fils blancs: le voilà, l'écrivain de Langenthal qui fait la cour aux Romands.

Pour la première fois, l'un de ses romans, écrit en dialecte, est traduit en français. Der Goalie bin ig sort le 15 mars en librairie, aux Editions d'en bas, sous le titre: Faut quitter Schummertal!. Son adaptation au cinéma, couronnée de prix, s'affichera au même moment sur les écrans romands. De l'autre côté de la Sarine, Pedro Lenz, 49 ans, est omniprésent. Il parcourt la Suisse de Bienne au lac de Constance pour donner des lectures publiques, quatre à cinq fois par semaine. Une tradition orale dont raffolent les Alémaniques et qui représente son revenu principal. «C'est une tournée sans fin», souffle-t-il. Mais pas de quoi attraper le vertige. Pedro Lenz cultive la simplicité. Comme dans son restaurant, à Olten, le Flügelrad, qu'il a acquis avec deux vieux copains, Alex Capus, écrivain lui aussi, et le journaliste Werner De Schepper, ancien rédacteur en chef du Blick.

A table, il explique les règles de la maison: «Il n'y a qu'un menu à la carte. Si vous n'aimez pas, vous pouvez discuter avec le chef en cuisine.» Regard circulaire sur les assiettes. A droite, à gauche, sur toutes les tables: une tranche rose lisse comme du marbre surmontée d'un œuf au plat et accompagnée d'une montagne de frites. «Chez vous en Suisse romande, ça s'appelle fromage d'Italie.» En version originale, «gebacken fleischkäse». Va pour le plat local, au nom de l'amitié entre les peuples.

Tout en servant la salade dans les bols, le maître des lieux explique comment il s'est mis à écrire en «schwyzerdütsch». L'idée a germé lors d'un séjour en Ecosse. En 2005, il reçoit une bourse pour une résidence d'artiste à Glasgow. Là-bas, les écrivains revendiquent l'utilisation des particularismes écossais, face à l'intransigeance des maisons d'édition londoniennes, qui ne publient que l'anglais officiel. «Si tu veux faire parler les gens de chez toi, alors ils doivent parler comme chez toi», affirment les Ecossais. Pour Pedro Lenz, écrire en dialecte signifie renoncer à 75 millions de lecteurs germanophones potentiels. «Pas grave, lui dit-on à Glasgow. Si ce que tu écris est important, ce sera traduit.» Le temps leur donnera raison. Après une première version en Oberaargauer, Der Goalie bin ig, Prix Schiller 2011, est traduit en allemand, italien, hongrois, anglais d'Ecosse, dialecte argentin... et enfin en français.

Pedro Lenz pose le décor de cette région dont il a fait son fief. Du point de vue suisse alémanique, explique-t-il, Olten se trouve au centre, entre Bâle, Lucerne, Berne et Zurich. Elle serait la ville la plus moyenne de Suisse: structure démographique, socio-économique de la population, taux d'étrangers. «La normalité totale! s'exclame l'écrivain. Il paraît que c'est ici que la Migros teste ses nouveaux produits», ajoute-t-il avec un sourire. Est-ce la ville la plus ennuyeuse de Suisse? «Je ne m'ennuie jamais. Et si je m'ennuie, j'aime ça», répond-il en avalant une frite.

Pedro Lenz a grandi à quelques kilomètres de là, à Langenthal. Fils du directeur de la fabrique de porcelaine et d'une immigrée espagnole, à la maison, il a d'abord parlé la langue de Cervantes, exclusivement. «Ma mère avait de la peine à s'acclimater. Alors elle a amené l'Espagne à la maison. Lorsqu'on se mettait à parler suisse-allemand, elle frappait du poing sur la table», raconte-t-il. Avant d'être écrivain, Pedro Lenz a travaillé sur les chantiers comme maçon durant sept ans. En rentrant le soir, il écrivait les histoires que lui racontaient les ouvriers espagnols, italiens ou portugais.

Les personnages de ses romans sont pétris de cette normalité qui imprègne les petites villes mornes de Suisse centrale. Le facteur, le serveur et l'ouvrier se croisent devant un café pomme. Derrière la banalité, des parcours de vie cabossés. Les retrouvailles avec un autre enfant de Langenthal, il y a quelques années, ont donné naissance au personnage principal de son roman, *Der Goalie*. «Je cherchais une voix», dit-il. Il s'inspirera du ton de ce vieil ami, qui va de mésaventure en mésaventure avec fatalisme. Comme lui, son héros tragi-comique tombe, se redresse et poursuit sa route en boitant. «Je ne pourrais pas écrire de fiction, il y a bien assez de quoi s'inspirer dans le réel», explique l'écrivain, dont la voix grave s'élève sans peine au-dessus du brouhaha de midi.

Pedro Lenz peint un tableau de la Suisse très éloigné de l'image de carte postale, à dessein. «Il faut cesser d'idéaliser ce pays, c'est à cause de leurs fantasmes que les gens finissent par voter contre l'immigration», s'exclame l'homme, posant son verre sur la table avec force. Le Coca en perd toutes ses bulles.

Situé en bordure des voies de chemin de fer, le Flügelrad accueillait par le passé les cheminots durant leur pause de midi. Aux quelques travailleurs des CFF restants se sont ajoutés des employés de multinationales, des retraités et des familles, pour former une clientèle bigarrée. Là ou dans son bar à quelques pas, le Galicia, Pedro Lenz prend le pouls de la société d'Olten. Il aime dire qu'il est plus proche du peuple que ce «milliardaire qui se fait passer pour un paysan», Christoph Blocher. «Je n'ai pas été surpris par le vote du 9 février, mais déçu. Dès les premières années à l'école, on nous répète que la Suisse est spéciale. A force d'y croire, les Suisses finissent par penser qu'ils sont plus sérieux, plus travailleurs, plus intelligents qu'ailleurs. C'est faux.»

Peu à peu, le Flügelrad se vide. Autour d'une tarte aux pommes et d'un café, l'écrivain explique, en griffonnant sur son set de table, les subtilités du schwyzerdütsch, qu'il emploie comme on se sert d'un instrument, pour faire vibrer la langue. «Les populistes veulent utiliser le dialecte comme marqueur identitaire. Pour moi c'est l'exact contraire, c'est un outil d'émancipation. Une langue sans règle. J'aime l'anarchie du suisse-allemand.»

LE TEMPS © 2014 Le Temps SA